

Le risque de croire

Genèse 22, 1-18

Deux mystères traversent l'esprit à la lecture de ce texte. Que la volonté de Dieu puisse s'imposer de manière à effacer la volonté humaine ; que le mal extrême puisse faire partie du projet de Dieu...

Sans hésitation, ces deux mystères, ainsi compris, sont inadmissibles et inacceptables pour notre esprit. Un Dieu qui ne respecte ni la personnalité et l'autonomie du croyant ni quelques valeurs fondamentales et absolues ne mérite pas notre confiance. Un Dieu qui fait démonstration de sa force en effaçant la liberté humaine et en envisageant de faire souffrir et de tuer un enfant n'a pas de place dans notre ciel. Si croire en Dieu doit m'exposer à ce risque d'être pris pieusement en otage, je préfère décliner l'invitation à la foi.

C'est que cette scène frappe l'imagination comme un film d'horreur. Si j'imagine qu'Abraham puisse faire ce que Dieu lui demande — le seul fait d'imaginer ce sacrifice inhumain, cet abus de la confiance d'un enfant, ce meurtre du fils tant espéré — ce texte me coupe le souffle et tout désir de relations avec Dieu.

Abraham, qui a tout quitté sur une promesse de descendance, qui a attendu longuement et pour qui son fils représente une sorte de preuve vivante de l'amour de Dieu — il est témoin de la cruelle requête de ce même Dieu, qu'il accepte sans hésiter, de mettre l'enfant, l'accomplissement de la promesse, de la bénédiction et de l'amour de Dieu, sur un autel pour le sacrifier en holocauste.

On ne sait qui blâmer davantage ! Ce Dieu abscons et sadique qui semble agir en contradiction avec lui-même, ou Abraham, qui semble incarner le parfait fanatique, tant qu'il correspond à ces figures noires de toute religion ou anti-religion qui invoquent une prétendue mission divine ou supérieure pour leurs causes sauvagement inhumaines ; Abraham qui figure le parent indigne, qui nous apparaît encore plus comme tel parce que nous voyons quotidiennement qu'un père, qu'une mère ne sauraient donner naissance à des enfants et poursuivre une biographie comme si rien n'en était, aux dépens de ceux qui dépendent d'abord entièrement et, pour longtemps, affectivement d'eux. À notre époque du parent responsable, la figure du père Abraham ne passe doublement plus.

Abraham apparaît comme le parfait contre-exemple et du croyant et du parent. Et je pense que nous ne devrions pas trop rapidement lui chercher des excuses faciles, en nous disant p.ex. qu'il savait d'avance que Dieu n'irait pas jusqu'au bout — si ce récit doit être lu comme une mise en scène, il est encore plus cruel du point de vue de l'enfant !

Or il me semble que la grande difficulté de comprendre ce texte vient du fait que nous lisons la Bible comme si elle voulait nous raconter des histoires de saints à imiter, en l'occurrence celle d'un certain « Abraham ». Or, je vous le rappelle, quand la Bible parle d'Abraham, c'est pour parler... de toi et de moi ! La Bible, dans notre lecture, me parle au présent nu et découvert, pas d'un passé héroïsé. Ce n'est donc pas la peine de chercher à expliquer la psychologie d'Abraham ou d'Isaac ; ce à quoi ce texte m'invite, c'est de mieux me connaître moi-même, à travers la connaissance du Dieu unique.

Afin que ce récit commence à parler autrement que par effroi moral, j'aimerais ressortir une petite astuce. Pour une fois, je voudrais traduire le texte français en verlan pour mieux le comprendre ! Vous

vous souvenez : le nom du personnage biblique Isaac devient « acquis », désignant ce à quoi je m'attache, qui m'appartient en propre.

Dieu dit : Prends ton fils, je te prie, ton fils unique, celui que tu aimes, Isaac ; va-t'en au pays de Moriya et là, offre-le en holocauste sur l'une des montagnes que je t'indiquerai.

(Je traduis) Dieu te dis, oui à toi, ce matin : Prends tes acquis, je te prie, ton héritage religieux, tes attributions pieuses, ton bénéfice dans la foi, ta chasse gardée, ton exclusivisme, tes préférences et privilèges, prends tout cela que tu aimes dans ta petite religion ; va-t'en au pays de Moriya et là, offre-le en holocauste sur l'une des montagnes que je t'indiquerai !

Cette « traduction » n'est nullement une défiguration du texte. Pour Abraham, Isaac, ce fils unique, c'est en effet un acquis de la rencontre avec Dieu, c'est son héritage, son attribution acquise par la fréquentation du Dieu qui l'appelé, c'est son bénéfice dans la foi ; et entre les lignes, le texte nous le dit : Isaac, que Abraham « aime », c'est maintenant sa « chasse gardée », son droit exclusif d'aimer, sa préférence et son privilège.

Ce récit que l'on appelle en hébreu l'Akédah, ou le sacrifice (pas seulement « la ligature » !) d'Isaac a évidemment connu beaucoup d'interprétations. Les historiens nous disent qu'il s'agit là d'une sorte de bannissement des sacrifices humains ; les exégètes expliquent que le premier « dieu » de ce texte, celui qui commande l'épreuve, n'est littéralement pas le « Seigneur », celui qui sauve Isaac. Dans le judaïsme, on regarde ce « sacrifice de Its'hak » comme le summum de la fidélité envers Dieu. Chaque matin, avant la prière, les juifs orthodoxes lisent le récit de l'Akédah et terminent en disant : « Maître de l'univers ! Tout comme Avraham, notre père, supprima sa compassion pour son fils unique pour faire Ta volonté d'un cœur entier, que Ta compassion supprime Ta colère contre nous et que Ta Miséricorde l'emporte sur Tes attributs de stricte justice ».

Ces prières et ce savoir, je peux les entendre ; mais au fond de moi, ce qui me touche, c'est la demande de Dieu de me séparer de ce qui m'est le plus cher, l'acquis le plus coûteux, au nom de la foi qu'il met en moi, de ne pas tenir au bénéfice de ma foi, mais de m'abandonner à la sienne.

Je comprends que le fidèle Abraham ait lié sa foi à son fils Isaac comme l'acquis de la rencontre avec Dieu, comme son bénéfice dans la foi. Or, ce Dieu unique ne supporte pas que l'homme soit lié, comme Isaac devait être lié sur l'autel de Moriya. Abraham devient libre, dé-lié de sa croyance, dès qu'il ait lié Isaac sur l'autel, dès qu'il s'est donc délié de ses acquis religieux. Il redevient libre pour la rencontre du Dieu unique.

Et si c'était pour nous inviter à cette liberté d'Abraham que la Genèse nous raconte cette histoire ? Si elle nous disait, aujourd'hui : Prends tes acquis, prends ton héritage religieux, tes attributions pieuses, ton bénéfice dans la foi, ta chasse gardée, ton exclusivisme, tes préférences et privilèges, et offre-les pour redevenir libre et disponible pour la rencontre avec le Dieu vivant ?

Croire est en effet un risque. Mais ce risque, contrairement à ce que les commentateurs consacrés nous disent, ne consiste pas à perdre son autonomie et à renier le savoir scientifique. Le risque du croire, c'est que nous nous attachions aux acquis de notre croyance, à l'héritage de la foi et surtout à l'idée d'un « bénéfice » dans la foi. La chasse gardée de notre croyance peut faire obstacle à la rencontre avec le Dieu vivant ; c'est de ce danger religieux que le texte de Genèse 22 veut nous prévenir. Amen !